

Convertissons-nous, chacun personnellement et communautairement. Car seuls les cœurs purifiés, seules les âmes résolument en marche sur le chemin de la conversion, c'est-à-dire de la sainteté, peuvent voir la splendeur de ce corps auquel ils sont incorporés, participer à son édification. Ainsi ferons-nous l'expérience décrite dans *Le Pasteur d'Hermas*, ce texte chrétien du II<sup>e</sup> siècle dans lequel l'Église est présentée à travers l'allégorie d'une vieille femme affligée. Celle-ci apparaît au visionnaire Hermas plus jeune et plus belle à mesure que les fidèles se convertissent et se sanctifient.

### « Nasse mêlée » et non pas Église de purs

La tentation est grande aujourd'hui de nier la sainteté de l'Église du fait du péché de ses membres. Il est une autre tentation qui se présente à nous, gnostique celle-ci, et qui n'est pas nouvelle : rêver d'une Église « aseptisée » composée de « parfaits », d'une Église immaculée avec cette idée sous-jacente que la sainteté consisterait à tenir à distance le péché. Certes, nous avons le devoir de tout mettre en œuvre pour purifier notre Église pleine de souillures, et ce travail exige une réforme des structures et des cœurs plus encore. Cependant purifier n'est pas épurer, ni

éradiquer le mal, entreprise non seulement impossible mais totalitaire. « La Sainte Église aura beau se donner du mal, elle ne changera pas ce pauvre monde en reposoir de la Fête-Dieu<sup>15</sup> », lance le curé de Torcy à son jeune ami, le curé d'Ambricourt. Et le vieux prêtre d'évoquer, pour illustrer son propos, le souvenir de son ancienne sacristine. La « satanée petite vieille » passait ses nuits à quatre pattes, entre son seau et sa wassingue, pour que « la maison du bon Dieu » reluise « comme un parloir de couvent ». Mais à force de froter, d'astiquer et de cirer, la bonne sœur a fini par se tuer à la tâche, littéralement : une crise de rhumatisme articulaire l'a clouée au lit et rapidement son cœur a flanché.

Son tort, ça n'a pas été de combattre la saleté, bien sûr, mais d'avoir voulu l'anéantir, comme si c'était possible. Une paroisse, c'est sale, forcément. Une chrétienté, c'est encore plus sale. Attendez le grand jour du Jugement, vous verrez ce que les anges auront à retirer des plus saints monastères, par pelletées – quelle vidange ! Alors, mon petit, ça prouve que l'Église doit être une solide ménagère, solide et raisonnable. Ma bonne sœur n'était pas une vraie femme de ménage : une vraie femme de

15. Georges BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, Le Livre de Poche, 2015.

ménage sait qu'une maison n'est pas un reliquaire. Tout ça, ce sont des idées de poète<sup>16</sup>.

La saleté est à combattre énergiquement. D'où la nécessité de retrousser nos manches pour faire le ménage dans nos rangs. Soyons des ménagères solides, oui, mais raisonnables aussi : n'oublions pas que l'Église n'est pas un reliquaire !

Sur terre, l'Église ne sera jamais hors de la réalité du péché. Comment pourrait-il en être autrement puisque Jésus lui-même a refusé de faire descendre le feu du ciel pour consumer ceux qui ne voulaient pas le recevoir (Lc 9,54-55) ? Puisqu'il n'a pas permis aux serviteurs zélés de ramasser l'ivraie dans les champs, de peur qu'ils arrachent en même temps le blé (Mt 13,24-30) ? Au contraire, il est allé manger à la table des publicains et des gens de mauvaise vie pour les attirer à lui, les éclairer et les sauver. Le Christ s'est fait lui-même « péché », révélant ainsi ce qu'est la véritable sainteté : « Non pas séparation, mais union, non pas jugement, mais amour rédempteur », expliquait Joseph Ratzinger. Et le cardinal bavarois de poursuivre :

16. *Ibid.*

Eh bien, l'Église n'est-elle pas simplement la poursuite de cet abandon de Dieu à la misère humaine ? N'est-elle pas la continuation des repas pris par Jésus avec les pécheurs, de ses contacts avec la pauvreté du péché, au point d'avoir l'air d'y sombrer ? Dans la sainteté de l'Église, bien peu sainte par rapport à l'attente humaine de pureté absolue, n'y a-t-il pas la révélation de la véritable sainteté de Dieu qui est amour, un amour qui toutefois ne se réfugie pas dans le noble détachement de l'intangible pureté, mais qui se mêle à la saleté du monde de façon à la nettoyer<sup>17</sup> ?

En se mêlant ainsi à notre boue, en agissant à travers les vases d'argile et fragiles de nos misérables personnes, Dieu accomplit de grandes et belles choses. Il fait le bien en utilisant nos mains si souvent sales. « C'est là l'aspect paradoxal de l'Église, en laquelle le divin se présente si souvent dans des mains indignes », insistait le futur Benoît XVI qui allait jusqu'à dire que « l'Église, justement dans sa paradoxale structure de sainteté et de misère, est la représentation de la grâce en ce monde<sup>18</sup> ». Elle peut ainsi faire sienne les paroles de l'Épouse du Cantique : « Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem » (Ct 1,5). Belle malgré tout, en vertu de la grâce.

17. Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Cerf, 2020.

18. *Ibid.*

Ce paradoxe entre faute et grâce apparaît proprement scandaleux à notre époque étonnamment puritaine et donc manichéenne, impitoyable d'intransigeance. Jésus, lui, ne pensait pas en noir et blanc. Il ne faisait pas preuve de raideur ni d'inflexibilité, mais de justice miséricordieuse. Mais de patience. L'Église qu'il a fondée n'est pas une société de purs, mais une « nasse mêlée » de justes et de pécheurs, de bons et de mauvais poissons ainsi que saint Augustin le rappelait. Parce qu'elle est humaine, et pas seulement divine, la zizanie régnera toujours en son sein et jusqu'au plus intime de chacun de ses enfants. « Chacun de nous [...] est tour à tour, de quelque manière, un criminel ou un saint<sup>19</sup> ».

Méfions-nous donc de l'intransigeance des « purs » autoproclamés. Ils oublient que la frontière entre le pur et l'impur, entre le bien et le mal, traversera jusqu'à la fin le cœur de chaque personne et de chacune de ses œuvres.

François de Sales voulait croire que « tous les défauts qui arrivent en une bonne œuvre n'en gâtent pas la bonté essentielle ». Le théologien français Henri de Lubac était résolument de son avis. Aussi critiquait-il l'adage scolastique selon lequel, pour qu'une chose soit bonne, elle ne doit avoir aucun

défaut : « *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.* » Axiome terrible selon lui :

Car jamais rien d'humain n'est au moins sans quelque défaut. Jamais, dans une synthèse donnée, tout n'est d'une cohérence absolue – pas plus qu'il n'y a dans la nature des choses de cercle ou de carré parfait. Mais pourquoi supposer, par principe, qu'il en est toujours des pensées et des œuvres humaines comme du panier de pommes, où la présence d'un seul fruit gâté suffit à pourrir tout le contenu du panier ? [...] Pourquoi ne jamais croire à la force du vrai et du bien, au redressement possible, voire à la transformation profonde, à la « conversion » des éléments moins bons sous l'action des meilleurs ? Axiome pessimiste, que les faits, grâce à Dieu, ne justifient pas. De toutes les œuvres qui font la gloire des vingt siècles chrétiens et dont nous vivons encore, en est-il une seule qu'il n'eût étouffée aussitôt<sup>20</sup> ?

19. Georges BERNANOS, *Sous le soleil de Satan*, Le Livre de Poche, 2012.

20. Henri DE LUBAC, *Paradoxes suivi de Nouveaux paradoxes*, op. cit.